

On appréciera le souci constant d'indiquer les deux pôles qui permettront des créations musicales et des choix de répertoire vraiment adaptés, à savoir la situation culturelle et religieuse de chaque communauté, et d'autre part la nature des rites célébrés. D'où la conclusion que « les critères à consulter seront moins d'ordre esthétique que d'ordre fonctionnel » (p. 90), tout en recherchant « une heureuse conjonction entre valeur musicale et convenance fonctionnelle » (p. 108). D'ailleurs, le caractère toujours plus composite de nos communautés nous oblige à admettre que « l'hypothèse doit être bannie d'une solution toute faite ou passe-partout » (p. 88). Il y a là de quoi orienter de façon très profitable les recherches et les essais.

Peut-être aurait-on pu développer davantage ce thème du pluralisme culturel, car il en découle de nombreuses conséquences, à la fois libératrices et contraignantes : entre autres, la relativisation du problème du répertoire, auquel on accorde parfois trop d'importance. Il s'agit souvent moins de la valeur intrinsèque de la musique (et du texte) que de la qualité actuelle de l'exécution, c'est-à-dire de la façon dont chaque assemblée locale choisit et assimile certaines formes d'expression dans sa propre célébration. C'est là qu'une nouvelle esthétique pourra naître, à l'intérieur de l'action liturgique vécue, expérimentée, où la créativité du compositeur n'aura plus de peine à se joindre intimement aux soucis du pasteur d'âmes.

Eugenio COSTA, s. j.

GINO STEFANI : *L'Acclamation de tout un peuple*. Les diverses expressions vocales et chorales de la célébration liturgique. Traduit de l'italien. Coll. « Kinnor », 9. Paris, Ed. Fleurus, 1967 ; 192 pp. ; 12 F.

Poursuivant sa publication d'études sur l'art musical dans ses relations avec la liturgie de l'Eglise, la collection « Kinnor » présente l'ouvrage d'un jeune musicologue italien. Cet ouvrage comprend trois parties : quelques affirmations de principe pour éclairer le point de vue de la recherche ; un examen des structures sonores fondamentales de la célébration ; enfin, un essai de synthèse sur le problème du langage dans le culte.

L'action culturelle ne se réduit pas, dit l'auteur, à une simple exécution de formules rituelles : elle ne se réalise que dans l'accomplissement conscient d'un rite, exprimé par un geste adéquat. La catégorie à redécouvrir aujourd'hui est celle du *geste* : « du point de vue du rite, le geste est son aspect opératif, son signe et son instrument. Au point de vue de l'homme, il est son expression spontanée qui prend consistance et forme dans un rite » (p. 10). Le geste est le « langage à l'état natif », et ce n'est que peu à peu qu'il deviendra « répertoire de formes et de for-

mules » (p. 11). L'analyse conduit l'auteur à repérer quelques types fondamentaux de rites-gestes : la proclamation, la prière chorale, l'acclamation, le chant et la musique proprement dits.

La Parole de Dieu est proclamée, si le rite est réel, et véritablement accompli : c'est là qu'un retour à l'ancien *ars dicendi* s'impose, alors que la pratique d'une *laus canora* s'avère insuffisante : « Pour être solennelle, la lecture doit d'abord et avant tout être lecture... Une parole tellement stylisée et lointaine qu'elle n'est plus vivante et humaine, ne peut pas être non plus sacrée et divine » (pp. 24-25). L'auteur en conclut qu'une lecture, visant avant tout à la communication, est normalement préférable à un récitatif verbo-mélodique ; et il en va de même pour les prières sacerdotales.

La prière collective ou chorale, telle que le Pater, demande et permet deux gestes différents : la récitation, et le récitatif choral, dont l'une suit les structures rhétoriques du langage parlé, et l'autre prend appui sur une formule de genre psalmodique. C'est au pasteur de choisir, selon les dimensions de l'assemblée, son niveau culturel, la nature des textes, et l'esprit de chaque célébration.

L'acclamation, cette exclamation collective, immédiate et élémentaire, dont témoigne singulièrement le livre de l'Apocalypse, peut revêtir les formes du cri, du dialogue, de l'invocation ou du *jubilus*. Bien qu'apparemment étranger à notre culture actuelle (« les occidentaux bien élevés ne crient pas », p. 56), ce geste est bien connu dans les manifestations populaires, et porte en soi une charge considérable de tension et d'enthousiasme. Il « peut être exécuté sur des intervalles déterminés, mais il ne doit pas être perçu comme un motif musical » (*ib.*). Il nous faudra retrouver des formes adaptées, au-delà des *Amen* ou des *Alleluia* mélodiques et émoussés d'une tradition liturgique récente.

Le chant et la musique strictement dits se sont développés, dans notre pratique cultuelle, sous l'influence de l'écoute, de l'audition, sans que l'on tienne compte du côté actif de l'acte du chant. C'est là que le concept d'une « musique sacrée » a pris forme — l'archaïque s'identifiant bientôt au sacré — alors que dans la liturgie la fonction de la musique est de faire la communauté, de contribuer à la festivité, d'être le support de la parole cultuelle. Ainsi « le critère ultime dans le choix d'un geste expressif est sa convenance au rite et à la communauté qui l'accomplit » (p. 82). De ce point de vue, la musique entre surtout dans le culte sous la forme de l'hymne, geste rituel autonome, et de la musique « d'action et de situation », tels les chants de procession.

L'auteur conclut son enquête en précisant les rapports entre langage, style et répertoire. Ce qui importe dans la célébration, c'est beaucoup moins la parfaite exécution d'un répertoire que la qualité de la célébration. Le geste étant créateur, il s'ensuivra une certaine ré-élaboration des mélodies pour les adapter au

milieu, et une marge laissée à l'improvisation, signe de l'événement et refus de la sclérose. Tous les langages sont, en principe, capables de communiquer le message rituel. Pas de « style sacré », mais cette voie longue et exigeante de l'« incarnation », qui part du geste concret. Le pluralisme culturel de nos assemblées l'exige, si bien que toutes les tendances musicales peuvent y avoir leur place.

Quatre appendices de caractère historique achèvent ce livre extrêmement dense, et permettent à l'auteur de clarifier le sens de la récitation verbo-mélodique, ou « cantillation », et de la lecture dans la liturgie romaine ancienne, ainsi que l'origine et les formes de l'acclamation et du *jubilus*.

L'intérêt principal de cet ouvrage réside dans l'attention que l'auteur porte aux leçons de l'anthropologie récente. Parler de musique et de liturgie en oubliant que c'est l'homme, et non le rite, qui est au centre de l'action culturelle, risquerait de nous ramener à une idolâtrie des formes et des répertoires, fussent-ils renouvelés et mis à jour. Psychologues et sociologues pourront fournir bien d'autres données au liturgiste ; mais ce livre prouve que c'est à lui, d'abord, de se faire un esprit ouvert à ces sciences de l'homme, dont la pastorale actuelle a tant besoin. A tout cela, G. Stefani joint une maîtrise remarquable de la musicologie, qui lui permet un essai d'enquête globale qui n'avait pas encore été tenté. On aurait peut-être aimé qu'il étende son analyse à d'autres rites que ceux de la messe, et qu'il recoure davantage à la liturgie comparée. Cela n'empêche que ses suggestions méritent la plus grande attention, et surtout que sa manière de poser le problème nous paraisse devoir être adoptée comme base de recherche pour la création du « chant nouveau » de l'homme d'aujourd'hui.

Eugenio COSTA, s. j.

### Vie de l'Eglise

Mgr G. PHILIPS : *L'Eglise et son mystère au deuxième concile du Vatican. Histoire, texte et commentaire de la Constitution « Lumen Gentium »*, I. Ed. Desclée, Tournai et Paris, 1967 ; 396 pp.

Mgr Gérard Philips a été le théologien conciliaire par excellence. Ce professeur expérimenté avait déjà derrière lui une longue carrière d'enseignement de la théologie dogmatique à Louvain ; il était accueillant et en sympathie profonde avec les orientations nouvelles de la théologie dans la ligne biblique, liturgique et œcuménique, tout en gardant l'entière confiance de ces évêques que toute « nouveauté » déconcertait ; il avait une